



Courrier de Rome

Informations Religieuses - Documents - Commentaires - Questions et Réponses

Année XLV n° 332 (522)

Mensuel - Nouvelle Série

Avril 2010

Le numéro 3€

UNE INVITATION À REMONTER AUX SOURCES CONTRIBUTION AU DIALOGUE INTERRELIGIEUX

La discussion avec les institutions non catholiques est-elle vraiment une invention de Vatican II? Une lecture des textes scripturaux du Nouveau Testament semble montrer le contraire. Le premier Pape à entrer dans une synagogue ne fut pas Jean-Paul II...

Ceux qui pensent qu'avant le Concile, le Catholicisme n'a jamais connu le débat ni l'opposition se trompent. Se trompent aussi ceux qui pensent que par le passé l'Église a été incapable de se « mesurer » avec ceux qui ne se considéraient pas ses enfants.

La discussion, c'est-à-dire cet instrument fondamental de relation avec le prochain, qu'il soit un individu ou une collectivité, a toujours été utilisée depuis l'aube du Christianisme, à commencer par Notre-Seigneur lui-même, qui, modèle de toute perfection, est aussi modèle de relation avec le monde de son temps, avec les institutions religieuses et civiles avec lesquelles il a été en contact, et auxquelles il a été confronté dans la Palestine d'il y a deux mille ans. Ce qui est né avec le Concile, en revanche, c'est une façon nouvelle et atypique d'établir des relations avec les institutions, religieuses ou non, de notre temps. Ce changement est radical, parce que le but du dialogue et de la relation avec les interlocuteurs actuels semble être radicalement différent.

Étant donné que ce virage, comme tous les virages conciliaires, est présenté comme un retour à l'esprit du christianisme primitif, bien évidemment trahi par le cléricalisme médiéval, tridentin et post-tridentin, nous avons interrogé les sources elles-mêmes, en privilégiant les plus anciennes.

Et comme la Tradition de l'Église est parfois opposée à la sainte Écriture, dont elle n'aurait pas toujours été la sœur fidèle, nous avons cherché des réponses satisfaisantes à nos questions uniquement dans la sainte Écriture, et plus précisément dans certains passages de l'Évangile de saint Luc, auteur également des Actes des Apôtres, interprète et compagnon fidèle de l'Apôtre des Gentils.

Naturellement au temps des Apôtres il n'y avait pas de protestants, d'orthodoxes, de musulmans... Il était inévitable que Jésus et

les Apôtres soient avant tout en contact avec la religion locale de la Palestine et des communautés de la diaspora. Mais comment était conçue la confrontation avec la Synagogue de l'époque? Nous avons choisi trois passages significatifs dans lesquels Notre-Seigneur, saint Pierre et saint Étienne nous fournissent des indications plus que satisfaisantes. Nous laisserons le lecteur tirer ses propres conclusions, en nous limitant à un bref commentaire.

LA VISITE DE JÉSUS À LA SYNAGOGUE DE NAZARETH

Évangile de Saint Luc, 4, 14-30

Jésus retourna avec la puissance de l'Esprit en Galilée, et sa renommée se répandit dans toute la région. Et il enseignait dans leurs synagogues, et tous publiaient ses louanges. Il vint à Nazareth, où il avait été élevé, et il entra, selon sa coutume le jour du sabbat, dans la synagogue, et il se leva pour faire la lecture. On lui remit le livre du prophète Isaïe; et ayant déroulé le livre, il trouva l'endroit où il était écrit : L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres; il m'a envoyé publier aux captifs la délivrance, aux aveugles le retour à la vue, renvoyer libres les opprimés, publier l'année favorable du Seigneur. Ayant roulé le livre, il le rendit à l'employé et s'assit; et tous, dans la synagogue, avaient les yeux attachés sur lui. Il se mit à dire à leur adresse : « Aujourd'hui cette Écriture est accomplie devant vous. » Et tous lui rendaient témoignage et admiraient les paroles toutes de grâce qui sortaient de sa bouche, et ils disaient : « N'est-ce pas là le fils de Joseph? » Et il leur dit : « Sans doute, vous me direz cet adage : Médecin, guéris-toi toi-même. Tout ce que nous avons ouï dire que vous avez fait pour Capharnaüm, faites-le ici aussi, dans votre patrie. » Et il dit : « En vérité, je vous le dis, aucun prophète n'est en faveur dans sa patrie. Je vous le dis, en vérité, il y avait beaucoup de veuves en Israël aux jours d'Élie, lorsque le ciel fut fermé pendant trois ans et six mois, quand il y eut une grande famine sur toute la terre; et Élie ne fut envoyé vers aucune d'elles, mais à

Le catéchisme romain et universel qui a été diffusé par saint Pie X en 1912 est disponible au Courrier de Rome et à la librairie France Livres, 21 rue Monge (p. 3)

Un rabbin enseigne dans la cathédrale de Paris (p. 6)

Sarepta de Sidon, vers une femme veuve. Et il y avait beaucoup de lépreux en Israël au temps du prophète Élisée; et aucun d'eux ne fut guéri, mais Naaman le Syrien. » En entendant cela, ils furent tous remplis de colère dans la synagogue, et s'étant levés, ils le poussèrent hors de la ville, et le menèrent jusqu'au sommet de la montagne, sur laquelle leur ville était bâtie, pour le précipiter. Mais lui, passant au milieu d'eux, s'en alla.

Remarquons tout d'abord que, contrairement à un préjugé répandu, le premier leader religieux chrétien à entrer dans une synagogue n'a pas été Jean-Paul II en 1986 mais Jésus lui-même, dont l'exemple fut suivi par les Apôtres et en particulier saint Paul.

Notons de plus que Jésus entre dans une synagogue pour annoncer l'Évangile, la Nouvelle Alliance : il applique en effet à lui-même et sans équivoque l'un des plus célèbres passages messianiques du prophète Isaïe; cette façon de procéder contient un message très important : Jésus montre que l'Ancien Testament parle de Lui, qu'il a un sens en rapport avec Lui, et que les prophéties qu'il contient deviennent réalité avec son Incarnation. Par conséquent, après l'Incarnation, une lecture de l'Ancien Testament qui ferait abstraction de Notre-Seigneur non seulement serait incomplète, mais détournée et nocive : un peu comme un manteau conçu, tissé et confectionné pour le Christ lui-même, mais mis sur les épaules de

quelqu'un d'autre, ou d'on ne sait qui.

La réaction des concitoyens de Jésus est très bien décrite par saint Luc. D'un côté ils sont surpris par sa science et sa sagesse, de l'autre ils refusent de reconnaître en Lui le Messie. « Tandis que la sagesse montrée par Jésus aurait dû les attirer à la foi, elle devient au contraire pour eux une pierre d'achoppement. Aveuglés par leurs préjugés, ils ne veulent pas reconnaître que le Messie puisse être le fils d'un artisan; et ils prennent argument de la naissance obscure de Jésus pour rejeter sa doctrine, et disent avec mépris : N'est-ce pas là le fils de Joseph ? » (Père M. Sales O.P., Nouveau Testament, vol. I, p. 234).

Enfin, Jésus leur reproche ouvertement leur manque de foi (la demande de nouveaux miracles est en effet causée par l'incrédulité) et les Nazaréens décident même de le tuer. Mais ils se soustraient miraculeusement à leur vue. À un certain enthousiasme initial succède une fin tragique.

Les visites de Jean-Paul II et de Benoît XVI à la synagogue de Rome ont certainement eu une portée historique, mais la teneur du dialogue, les contenus des discours et la finalité spécifique de l'événement ont été radicalement différents et, en un certain sens, diamétralement opposés : Celui qui avait été l'objet de la première évangélisation est pratiquement absent des discours officiels, et le tout se résout en un climat d'irénisme général. Les récentes visites ne constituent pas en soi un fait nouveau, mais nouveaux sont l'esprit et le but qui caractérisent : l'Évangile n'est plus annoncé, et l'on reconferme la validité et l'irrévocabilité de l'Ancienne Alliance, précisément celle que Jésus a remplacée dans les paroles et dans les faits, de même que Jacob avait remplacé Ésaü, son frère aîné.

Hélas, nous n'avons pas entendu dans la synagogue de Rome ces mots irrésistibles et pleins de douceur par lesquels Jésus lui-même s'est présenté à la synagogue de Nazareth : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres; il m'a envoyé publier aux captifs la délivrance, aux aveugles le retour à la vue, renvoyer libres les opprimés, publier l'année favorable du Seigneur [...]. Aujourd'hui cette Écriture est accomplie devant vous. »

D'un point de vue théologique, l'exclusion des juifs d'aujourd'hui de l'annonce de la Nouvelle Alliance se profile – paradoxalement – comme une forme nouvelle de discrimination et d'antisémitisme. Face à ce danger, Jésus nous impose explicitement de n'exclure personne de l'annonce de son Royaume et d'inviter chaque homme, fût-il récalcitrant, à la conversion : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit : enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai commandé » (Mt. 28, 19-20); « Qui croira et sera baptisé sera sauvé, qui ne croira pas sera condamné. » (Mc 16, 16).

Jésus lui-même nous enseigne, dans le passage évangélique de saint Luc, à réaliser

cette annonce nécessaire même au risque de notre vie, pour le bien de notre prochain.

PIERRE DEVANT LE SANHÉDRIN

Des Actes des Apôtres, 4, 5-22

Le lendemain, les chefs du peuple, les anciens et les scribes, s'assemblèrent à Jérusalem, avec Anne, le grand prêtre, Caïphe, Jean, Alexandre, et tous les membres des familles pontificales. Ils firent placer au milieu d'eux Pierre et Jean, et leur demandèrent : Par quel pouvoir, ou au nom de qui avez-vous fait cela? Alors Pierre, rempli du Saint-Esprit, leur dit : Chefs du peuple, et anciens d'Israël, puisque nous sommes interrogés aujourd'hui sur un bienfait accordé à un homme malade, afin que nous disions comment il a été guéri, sachez-le tous, et que tout le peuple d'Israël le sache! C'est par le nom de Jésus-Christ de Nazareth, que vous avez été crucifié, et que Dieu a ressuscité des morts, c'est par lui que cet homme se présente en pleine santé devant vous. Jésus est la pierre rejetée par vous qui bâtissez, et qui est devenue la pierre angulaire. Il n'y a de salut en aucun autre; car il n'y a sous le ciel aucun autre nom qui ait été donné parmi les hommes, par lequel nous devons être sauvés. Lorsqu'ils virent l'assurance de Pierre et de Jean, ils furent étonnés, sachant que c'étaient des hommes du peuple sans instruction; et ils les reconnurent pour avoir été avec Jésus. Mais comme ils voyaient là près d'eux l'homme qui avait été guéri, ils n'avaient rien à répliquer. Ils leur ordonnèrent de sortir du Sanhédrin, et ils délibérèrent entre eux, disant : Que ferons-nous à ces hommes? Car il est manifeste pour tous les habitants de Jérusalem qu'un miracle signalé a été accompli par eux, et nous ne pouvons pas le nier. Mais, afin que la chose ne se répande pas davantage parmi le peuple, défendons-leur avec menaces de parler désormais à qui que ce soit en ce nom-là. Et les ayant appelés, ils leur défendirent absolument de parler et d'enseigner au nom de Jésus. Pierre et Jean leur répondirent : Jugez s'il est juste, devant Dieu, de vous obéir plutôt qu'à Dieu; car nous ne pouvons pas ne pas parler de ce que nous avons vu et entendu. Ils leur firent de nouvelles menaces, et les relâchèrent, ne sachant comment les punir, à cause du peuple, parce que tous glorifiaient Dieu de ce qui était arrivé.

Le texte cité a une considérable valeur de témoignage. Non seulement il s'agit d'un texte très ancien contenu dans la sainte Écriture, mais il contient l'un des tout premiers discours du premier Pape, prononcé après la Pentecôte. Il s'agit du magistère pétrinien dans le sens le plus littéral et le plus authentique du terme.

Le discours est clair, concis, simple, sans ambiguïté. Il contient une invitation à la conversion sans moyen terme, fondée sur la nécessité absolue d'adhérer à Notre-Seigneur pour être sauvé. Notons que saint Pierre s'adresse à des docteurs juifs; le principe est valable pour tous et avant tout pour eux, en tant que premiers interlocuteurs des

Apôtres : l'Ancienne Alliance est donc substituée par la Nouvelle. Notons enfin que saint Pierre est dans une position d'infériorité : il est convoqué par le Sanhédrin qui pourrait ne pas le remettre en liberté. Face aux menaces de la Synagogue, il ne cède pas : il ne lui est pas possible de taire ce qu'il a vu et entendu sans désobéir à Dieu. En effet, l'annonce de Notre-Seigneur et de la Nouvelle et Éternelle Alliance au peuple juif n'est pas une option mais une nécessité, car elle découle de la nécessité d'y adhérer pour être sauvé.

LE JUGEMENT ET LE MARTYRE DE SAINT ÉTIENNE

Des Actes des Apôtres, 6, 8-10; 7, 54-60

Étienne, plein de grâce et de puissance, faisait des prodiges et de grands miracles parmi le peuple. Quelques membres de la synagogue dite des Affranchis, de celle des Cyrénéens et de celle des Alexandrins, avec des Juifs de Cilicie et d'Asie, se mirent à discuter avec lui; mais ils ne pouvaient résister à sa sagesse et à l'Esprit par lequel il parlait [...]. En entendant ces paroles, ils étaient furieux dans leur cœur, et ils grinçaient des dents contre lui. Mais Étienne, rempli du Saint-Esprit, et fixant les regards vers le ciel, vit la gloire de Dieu et Jésus debout à la droite de Dieu. Et il dit : Voici, je vois les ciels ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu. Ils poussèrent alors de grands cris, en se bouchant les oreilles, et ils se précipitèrent tous ensemble sur lui, le traînèrent hors de la ville, et le lapidèrent. Les témoins déposèrent leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme nommé Saul. Et ils lapidaient Étienne, qui priait et disait : Seigneur Jésus, reçois mon esprit! Puis, s'étant mis à genoux, il s'écria d'une voix forte : Seigneur, ne leur impute pas ce péché! Et, après ces paroles, il s'endormit dans le Seigneur.

Nous invitons le lecteur à réfléchir sur le débat entre saint Étienne et la Synagogue.

Nous attirons en particulier l'attention sur un détail très important. Il y a en effet une affirmation de saint Étienne après laquelle le dialogue s'interrompt brusquement. C'est l'affirmation cruciale du Nouveau Testament, le contenu ultime de toute affirmation chrétienne, la source première de toute vérité : il s'agit de l'affirmation de la divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Toute discussion, tout dialogue, tout débat, avec quelque interlocuteur que ce soit, n'a de sens que s'il conduit à cette affirmation cruciale. Sans cette fin suprême, rien de ce que nous disons et dont nous témoignons n'a de sens. La Synagogue de l'époque avait très bien saisi la centralité et surtout les implications de cette affirmation. En l'entendant, les juifs se bouchèrent les oreilles, le dialogue était fini et il ne restait que deux options : la conversion ou le crime. Hélas ils choisirent la seconde, mais plus tard l'un des leurs, Saul, choisit la première, car les appels de Notre-Seigneur à la conversion et la possibilité d'être régénéré par sa grâce ne cessent jamais.

C'est ce que nous voudrions rappeler nous aussi à tous les hommes de la terre, de quelque religion qu'ils soient, et – si nécessaire – aussi aux hommes d'Église.

Mais plutôt que d'accepter l'erreur que quelqu'un – à quelque peuple qu'il appartienne – puisse se sauver sans entrer dans la Nouvelle et Éternelle Alliance établie par Jésus, scellée par son sang et marquée de sa Croix, nous préférons le martyre : « *Extra Ecclesiam nulla salus* ».

APPROFONDISSEMENTS

LA VALIDITÉ DE L'ANCIENNE ALLIANCE À LA LUMIÈRE DES TEXTES OFFICIELS CONTEMPORAINS

Sur cette *vexata quæstio* (qui en réalité n'est « *vexata* » qu'à partir des années du Concile), nous avons pensé interroger une source très récente : le [Nouveau] Catéchisme de l'Église Catholique, qui nous fournit quelques indications aux paragraphes 839-840. Comme il s'agit d'un sujet actuel, sur lequel se manifeste un certain intérêt tant du côté catholique que du côté juif, il nous semble nécessaire de faire un effort pour comprendre quelle est aujourd'hui la ligne officielle sur ce point crucial. De prime abord la chose n'est pas simple, ni claire. En effet, d'un côté on réaffirme que l'Ancienne Alliance est un don irrévocable et donc encore valide, de l'autre on rappelle souvent aujourd'hui – par exemple dans les discours officiels – que Jésus-Christ est le seul sauveur pour tous les hommes; les rappels en ce sens à l'encyclique *Dominus Jesus* sont fréquents. Nous nous trouvons face à l'un de ces paradoxes dont, dans une vision authentiquement hégélienne, surgirait le dynamisme de la vérité. Une « vérité » vivante qui n'a pas peur de contenir des contradictions et de se mesurer constamment à elles, pour les dépasser et en affronter de nouvelles, dans un processus dialectique qui n'aura fin qu'au terme de l'Histoire.

Examinons donc ce texte fondamental.

L'Église et les non-chrétiens

§ 839 « Quant à ceux qui n'ont pas encore reçu l'Évangile, sous des formes diverses, eux aussi sont ordonnés au Peuple de Dieu » [*Conc. Œcum. Vat. II, Lumen Gentium, 16*].

Le rapport de l'Église avec le Peuple Juif.

L'Église, Peuple de Dieu dans la Nouvelle Alliance, découvre, en scrutant son propre mystère, son lien avec le Peuple Juif (cf. *Conc. Œcum. Vat. II, Nostra Ætate, 4*). « à qui Dieu a parlé en premier » (*Missel Romain, Vendredi Saint : oraison universelle VI*). À la différence des autres religions non-chrétiennes la foi juive est déjà réponse à la révélation de Dieu dans l'Ancienne Alliance. C'est au Peuple Juif qu'« appartiennent l'adoption filiale, la gloire, les alliances, la législation, le culte, les promesses et les patriarches, lui de qui est né, selon la chair le Christ » (*Rm 9, 4-5*) car « les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance » (*Rm 11, 29*).

§ 840 Par ailleurs, lorsque l'on considère l'avenir, le Peuple de Dieu de l'Ancienne

Alliance et le nouveau Peuple de Dieu tendent vers des buts analogues : l'attente de la venue (ou du retour) du Messie. Mais l'attente est d'un côté du retour du Messie, mort et ressuscité, reconnu comme Seigneur et Fils de Dieu, de l'autre de la venue du Messie, dont les traits restent voilés, à la fin des temps, attente accompagnée du drame de l'ignorance ou de la méconnaissance du Christ Jésus.

Dans ce texte officiel, nous trouvons des réponses satisfaisantes à nos questions, en particulier à la lumière du deuxième paragraphe. Commençons par l'irrévocabilité des dons faits par Dieu à Israël.

L'Ancienne Alliance serait encore actuellement valide dans sa fonction salvifique car considérée comme un don irrévocable par le peuple juif, indépendamment du type de réponse qui a été historiquement donné à ce dernier. Par conséquent le fait qu'elle ait été établie par Dieu avec Israël pour préparer la venue du Sauveur Jésus, lequel toutefois n'a pas été reconnu, n'annulerait pas sa valeur salvifique actuelle : il semblerait donc que ce soit le seul Pacte de l'Histoire qui resterait valide bien qu'une des deux parties ne respecte pas les termes du pacte.

L'interprétation traditionnelle, avec une référence particulière à *Rom. 11, 29*, est complètement différente : Dieu n'abandonnera pas son peuple car un jour il le convertira lui aussi au Christ et donc il le sauvera, mais ceci **n'advientra pas** en vertu d'une Ancienne Alliance encore valide, **mais** grâce à l'intégration tardive du peuple juif dans l'Alliance Nouvelle et Éternelle.

Voici comment s'exprimait à ce sujet un savant exégète : « Dieu n'abandonnera pas son peuple, enrichi de tant de bienfaits et de privilèges, mais un jour il lui fera miséricorde, et il le convertira en masse à la foi [...]. L'Apôtre nomme de façon spéciale la vocation non seulement parce que c'est le premier privilège, mais aussi parce qu'elle contient tous les autres. Ces dons sont sans repentance, parce que Dieu s'est engagé par serment envers les patriarches, et donc, bien que par son infidélité Israël soit maintenant rejeté, afin qu'entre-temps les gentils entrent dans l'Église, Dieu ne manquera pas à sa promesse, et un jour il le convertira, et il montrera qu'il n'a pas abandonné son peuple » (Père M. Sales O.P., *Nouveau Testament, vol. II, p. 79*)¹.

Les deux perspectives sont opposées et irréductibles, et leur divergence n'est pas le

1. Sur la question de l'irrévocabilité des dons de Dieu à Israël, certaines réflexions de Mgr Brunero Gherardini nous semblent éclairantes : « J'adopte un respectueux silence quant aux discours et écrits officiels relatifs à la permanence des Juifs dans l'Alliance salvifique, la première et jamais révoquée (?), et même la seule, qui en tant que "non révoquée", ne serait ni ancienne ni nouvelle, mais précisément pour cette raison serait également voie de salut pour le monde juif et le monde chrétien. La raison avancée, c'est-à-dire l'irrévocabilité des promesses et de l'Alliance, tient compte du fait que "les dons de Dieu sont irrévocables", mais elle

résultat d'un développement homogène du dogme mais d'une rupture avec la Tradition : ici l'herméneutique de la continuité nous impose le refus de la nouvelle doctrine.

En ce qui concerne la contradiction entre la nécessité d'adhérer au Christ pour être sauvé et la validité actuelle de l'Ancienne Alliance, le paragraphe 840 est génial : tandis que les chrétiens attendent la seconde venue du Messie qu'ils ont déjà reconnu en la personne de Jésus, le peuple juif l'attend pour la première fois, parce qu'actuellement « *ses traits restent voilés* », il ne leur est pas encore connu et ils sont dans l'ignorance. Ainsi, chrétiens et juifs « *tendent vers des buts analogues* » ; bien qu'ils croient en des choses différentes, ils convergent vers le même but. Autrement dit les juifs eux aussi attendent actuellement le Christ, sans le savoir ; par conséquent ils se sauvent eux aussi mais – à la différence du commun des mortels – en se passant de l'Église, société de ceux qui l'ont déjà reconnu. La génialité n'est qu'apparente.

Avant tout, Jésus s'est fait connaître universellement, et il a commencé à le faire justement au sein du peuple juif à qui *in primis* avait été promis le Messie : c'est pourquoi les bergers de Bethléem, ainsi que les premiers Apôtres et disciples étaient tous juifs, sans exception ; c'est au sein de son peuple que Jésus a rencontré les premiers accords comme les premiers refus.

En second lieu, il ne nous semble pas correct envers les juifs de les qualifier d'ignorants sur ce point. Ils connaissent très bien la figure historique de Jésus de

ignore une donnée d'une importance décisive, qui est que ces dons peuvent être refusés. Israël les a refusés en refusant le Christ et sa rédemption, il continue même de les refuser, il ne les possède donc pas, et n'est donc pas "très cher à Dieu", si être cher à Dieu présuppose et exige l'adhésion pleine et inconditionnelle à son projet salvifique dans le Christ. Je me permets d'exprimer mon désaccord, serein et soumis, mais sans hésitation... Personne ne met en doute la réalité, incontestable au point de vue scriptural, d'Israël-peuple-des-promesses, et tout bon théologien connaît l'immutabilité de Dieu... Celui-ci, en effet, n'abandonne personne s'Il n'est abandonné de lui; et même dans ce cas, il est comme le père du fils prodigue, les bras ouverts à celui qui revient à son cœur de père. » (B. GHERARDINI, *Quel accord entre le Christ et Bélier ?*, Vérone 2009, pp. 86-87).

Voici comment s'exprime un autre grand exégète, cité par le même B. Gherardini, et commentant *Hébr. 8, 13* : « Le mot important de l'oracle prophétique est kainè; sa portée est plus grande qu'il ne paraît. On aurait pu concevoir que Dieu allait rajeunir; modifier, améliorer une alliance qui semblait faite pour durer toujours. Non point. Dès là qu'il annonce une diatèche kainè, il rend irrémédiablement vieille (cf. le parfait) la précédente; celle-ci n'est plus seulement ancienne, mais périmée et caduque. "Nouvelle" doit donc s'entendre au sens d'innovation qui remplace purement et simplement un ancien ordre de choses. » (C. SPICQ, *L'Épître aux Hébreux*, Paris 1953, p. 244, cit. in B. Gherardini, *Quel accord...*, cit., p. 88, note 105).

Nazareth, et c'est précisément pour cela qu'ils refusent de reconnaître en lui les traits du Messie. Ceci parce que – très simplement – la figure historique de Jésus ne correspond pas aux canons messianiques propres au judaïsme d'aujourd'hui ni à ceux du judaïsme officiel d'il y a deux mille ans.

D'un point de vue historique, il n'y a aucun peuple au monde qui, au cours des deux mille dernières années, ait été aussi étroitement en contact avec le Christ et avec le christianisme que le peuple juif; ce contact a permis aux juifs une connaissance suffisamment approfondie de Jésus et du catholicisme, et leur a donné l'occasion de mûrir et de mettre en évidence des motivations conscientes de non-adhésion à Jésus-Christ.

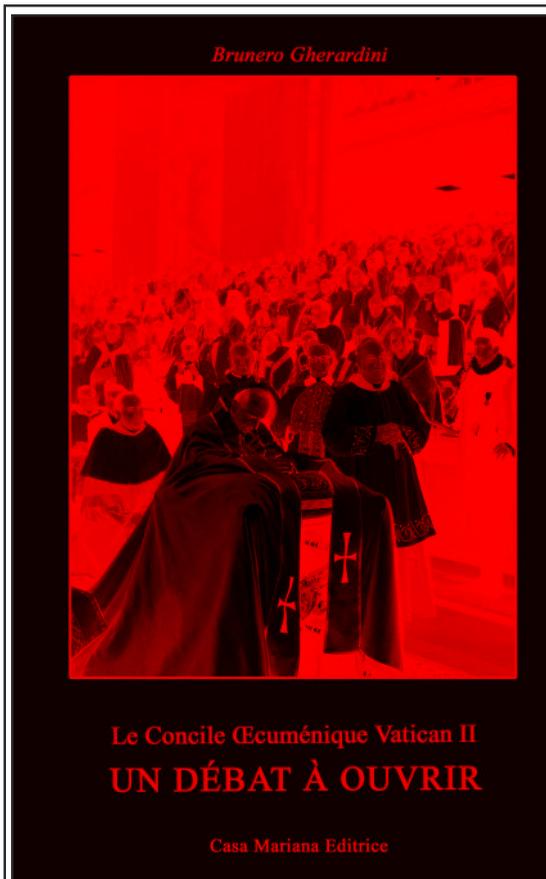
Il pourrait y avoir attente inconsciente du Christ là où il y aurait une réelle ignorance (un peu comme ce que l'on rencontre dans la célèbre Églogue IV de Virgile), **mais il ne peut pas y avoir attente de quelqu'un là où subsiste un refus explicite de celui-ci.** La racine de l'erreur est logique² avant même d'être théologique.

Il peut arriver par exemple qu'une jeune femme attende l'homme idéal de sa vie, qu'elle ne connaît pas encore et qu'elle espère rencontrer un jour; mais il est impensable qu'elle attende et refuse à la fois le même homme (qui évidemment est connu, pour pouvoir être refusé).

Enfin, attribuer le qualificatif d'ignorants aux juifs risque de trahir une attitude un peu hypocrite pour une raison bien simple: lorsqu'est reconnue l'ignorance de quelqu'un, subsiste le devoir moral de l'instruire sur ce qu'il ignore, surtout si la connaissance qui fait défaut est d'une certaine importance. Si les hommes d'Église d'aujourd'hui étaient sincères et cohérents, ils feraient leur possible pour chercher à évangéliser et convertir ceux qui ne connaissent pas encore le Christ, quels qu'ils soient, pour les amener à son Église. Au contraire, d'un côté ils qualifient les juifs d'ignorants et de l'autre ils

2. Pour employer un langage technique et précis, les fins auxquelles tendent chrétiens et juifs ne peuvent pas être analogues, mais sont nécessairement différentes et même contradictoires, c'est-à-dire qu'elles s'excluent l'une l'autre. Le Messie attendu par les chrétiens est « *suppositio personalis* » (correspondant réel d'un terme générique) qui se trouve derrière le terme « Messie attendu » et la *suppositio absoluta* (la signification immédiate et générique du terme « Messie attendu). L'analogie subsiste uniquement en ce qui concerne la *suppositio absoluta* (signification immédiate et générique). Mais cette dernière *suppositio* n'est pas décisive, parce que Jésus lui-même, et les Apôtres après lui, n'ont pas demandé la foi en un Messie générique mais en Jésus-Christ, Verbe de Dieu incarné. En ce sens – qui est celui qui compte pour l'acte pratique – la différence et la contradiction sont manifestes.

Ceci correspond exactement à ce que dit Jésus, bien évidemment dans une terminologie moins scolastique: « Si je n'étais pas venu, et si je ne leur avais pas parlé, ils n'auraient pas de péché, mais maintenant ils n'ont pas d'excuse pour leur péché » (Jn 15, 22).



Brunero Gherardini, prêtre de Prato (Italie) est au service du Saint-Siège depuis 1960, notamment comme professeur d'ecclésiologie et d'œcuménisme à l'Université pontificale de Latran jusqu'en 1995. Il est l'auteur d'une centaine d'ouvrages et de plusieurs centaines d'articles de revues, sur trois cercles de recherche concentriques: la Réforme du XVI^e siècle, l'ecclésiologie, la mariologie. Brunero Gherardini est actuellement chanoine de l'Archibasilique Vaticane et directeur de la revue internationale de théologie « Divinitas ».

Ce livre peut être commandé au prix de **15 € + 3 € de port** à l'adresse:

Courrier de Rome, B.P. 156, 78001 Versailles Cedex

ou

courrierderome@wanadoo.fr

déclarent qu'« il n'y a, de la façon la plus absolue, aucun changement dans l'attitude que l'Église catholique a développée envers les juifs, surtout à partir de Vatican II [...] et il n'est pas dans l'intention de l'Église d'œuvrer activement pour la conversion des juifs » (cardinal A. Bagnasco, 22 septembre 2009).

Cette contradiction n'a qu'une explication: certains hommes d'Église sont les premiers à croire que l'Ancienne Alliance est encore valide, et à penser par conséquent qu'avoir cherché à évangéliser les juifs a été une erreur historique de l'Église. Dans cette optique, leur ignorance du Christ n'a rien de vraiment négatif, mais se présente paradoxalement comme un élément à même de fonder une Alliance alternative et parallèle au catholicisme, valide uniquement pour un groupe particulier défini sur la base de critères ethniques.

Toutes les affirmations connexes – et les contradictions qui leur sont liées – sont des instruments servant à justifier la nouvelle théologie et la nouvelle attitude inhérentes à la *vexata quaestio*. Nous n'en citons qu'une, qui est citée par le texte même que nous avons examiné. Il s'agit de la fameuse prière

Dans ce livre Mgr. Gherardini étudie la question de la valeur du magistère du Concile et de son interprétation. Nos lecteurs y verront sans doute une manière différente d'aborder les problèmes doctrinaux, mais pour arriver pratiquement aux mêmes conclusions que bien de nos publications. Ce nouvel ouvrage a l'avantage d'ouvrir un débat au cœur de la Rome éternelle et donc de l'Église.

Table des matières

- Préface, Prologue
- Ch. I – Le concile œcuménique Vatican II
- Ch. II – Valeur et limites du concile Vatican II
- Ch. III – Pour une herméneutique de Vatican II
- Ch. IV – Évaluation globale
- Ch. V – La Tradition dans Vatican II
- Ch. VI – Vatican II et la liturgie
- Ch. VII – Le grand problème de la liberté religieuse
- Ch. VIII – Œcuménisme ou syncrétisme?
- Ch. IX – L'Église de la Constitution dogmatique *Lumen Gentium*
- Épilogue
- Supplique au Saint-Père

du Vendredi Saint contenue dans le Missel de Paul VI: pour les juifs, on ne demande pas la conversion au catholicisme, mais le progrès dans la fidélité à une alliance (l'ancienne) dont la doctrine catholique considère qu'elle est finie depuis le jour où est née l'Église, nouvel Israël: « Que le Seigneur notre Dieu [...] les aide à progresser toujours dans l'amour de son nom et dans la fidélité à son alliance. » Il est manifeste que le progrès fait référence à l'alliance en laquelle le peuple juif se reconnaît actuellement.

La chose peut faire sourire, mais une telle perspective reconnaît de fait à la Synagogue une légitime, pleine et efficace mission salvifique sur les âmes: précisément ce que l'on ne reconnaît pas à la Fraternité Saint-Pie X. Ce paradoxe explique parfaitement le malaise du monde juif face à l'éventualité de discuter certains contenus du Concile Vatican II auxquels il se montre très attaché; cet attachement surprenant de représentants du monde juif aux enseignements d'un concile n'a pas de précédent dans l'histoire de l'Église.

Pour revenir au paragraphe 840, la théorie « bimessianique convergente » – si nous

pouvons l'appeler ainsi – est une altération théologique qui met ensemble et fait coïncider une réalité et sa négation, l'Être et le Non Être, le Christ et la Négation du Christ.

Assurément, le peuple juif reconnaîtra lui aussi Jésus à la fin des temps, mais ceci adviendra grâce à une véritable conversion et non grâce à un dynamisme inconsciemment convergent vers le Christ et déjà agissant : ce dynamisme n'existe que dans l'esprit de ceux qui désirent à tout prix une unité idéaliste qui n'adhère plus au Vrai, à l'Évangile, ni au Réel.

Plus généralement, notons que c'est le

propre de l'œcuménisme et du dialogue Interreligieux d'insister sur les « points communs », ou présumés tels, au point de vouloir transformer des systèmes substantiellement différents ou du moins divergents en des figures qui s'imbriquent et se fondent : il s'agit d'un schéma préconstitué et idéologique incapable de s'adapter à la réalité mais dans lequel doit – théoriquement – entrer cette réalité ; cette perspective remplace la dynamique traditionnelle de conversion par la dynamique nouvelle de convergence.

La théorie « bimessianique convergente » est absurde et ne correspond ni à une pensée

authentiquement catholique, ni à une pensée authentiquement judaïque, ni à une pensée authentiquement logique : elle ne peut pas faire fonction de plateforme solide pour une confrontation sérieuse et dépassionnée avec le judaïsme ; la présenter comme doctrine catholique ne nous semble correct ni envers les catholiques, ni envers les juifs, ni – surtout – envers Notre Seigneur Jésus-Christ.

Don Davide Pagliarani

(Traduit de La Tradizione Cattolica, année 2010 n° 1).

UN RABBIN ENSEIGNE DANS LA CATHÉDRALE DE PARIS

Sur la façade occidentale de la cathédrale Notre-Dame de Paris se dresse une statue allégorique de la synagogue, un lieu commun de l'art médiéval qui représente une femme aux yeux aveuglés, par un bandage à Strasbourg ou par la queue du serpent, l'auteur du mal, sur l'église métropolitaine de la capitale française. Ce personnage, aux traits suaves mais aux sens infirmes, ne fait que refléter la sentence évangélique de l'apôtre Jean qui rapporte : « *Il est venu parmi les siens et les siens ne l'ont pas reçu.* » La synagogue, symbolisant le peuple juif, n'a pas su comprendre le message du Messie et contempler la lumière de la Résurrection, venue accomplir les promesses de l'Ancienne alliance, qui a libéré le peuple demeuré dans un esclavage qui la privait de l'universalité du message christique. Or, contre toute attente, après deux mille ans de Christianisme, l'archevêque de Paris, le cardinal André Vingt-Trois, a invité lors des conférences de carême le rabbin Rivon Krygier, un homme pour lequel Jésus est tout au plus un habile charpentier. Il était convié pour parler du concile Vatican II, et par conséquent de religion, sous la voûte de la cathédrale Notre-Dame de Paris, sans aucun doute l'un des plus hauts lieux de la Chrétienté. Dans le contexte de l'après-guerre, les défenseurs d'une telle allocution ne pouvaient que saisir les foudres de l'antisémitisme alors que, bien au-delà de querelles de race, il s'agissait d'un problème de foi. Ce jour-là, dans la Maison où habite le Fils de Dieu, on a laissé s'exprimer devant des âmes désorientées le ministre d'un culte non catholique.

LES CONFÉRENCES DE CARÊME : LA FIN D'UNE TRADITION

Les conférences de Carême reposent sur une ancienne tradition à Paris. Elles furent restaurées sous l'impulsion de Frédéric Ozanam au début du XIX^e siècle. Chaque dimanche de ce temps de pénitence, dominicains, jésuites ou oratoriens alternaient pour faire méditer, à la suite de ce que faisaient déjà sous l'Ancien Régime saint François de Sales ou Bossuet, sur les mystères de la Passion afin de faire grandir les âmes dans l'amour de Dieu, en suivant pas à pas sur le

chemin de la Croix Celui qui se fit semblable à nous.

Pourtant cette tradition a connu une réelle rupture à partir de la nomination du cardinal André Vingt-Trois le 5 mars 2005. Ne requérant plus exclusivement des prêtres ou des diaques, seuls habiles par leur ordination à prêcher dans les sanctuaires, l'archevêque de Paris a également sollicité des laïcs comme les philosophes Giorgio Agamben et Dominique Folsheid, les historiens Claude Lepelley et Alain Decaux. Par une déformation sémantique, l'expression « conférence de carême » était clairement détournée pour être perçue comme une simple « conférence » et non plus comme une prédication à proprement parler. Mais l'année 2010 a sans doute marqué une progression majeure dans cette étonnante évolution par l'invitation du ministre d'un culte non catholique, et même d'un culte qui nie spécifiquement la divinité du Christ : un rabbin. Mais, c'est fort de ce changement expérimenté depuis cinq ans que le cardinal s'est justifié dans une lettre à des personnes qui s'en étonnaient : « *De fait, depuis 2005, les conférences de Carême ont pris la forme d'un dialogue où la foi chrétienne et la pensée contemporaine s'expliquent l'une l'autre. C'est pourquoi la parole a été régulièrement donnée à des intervenants non catholiques, non chrétiens et même non croyants.* »

En invitant un représentant de la religion juive à s'exprimer, le cardinal Vingt-Trois s'inscrit cependant dans une théologie assez confuse initiée par son prédécesseur, faisant de l'archidiocèse de Paris le laboratoire d'une doctrine où l'Ancienne Alliance parviendrait à se perpétuer dans sa pérennité sans pour autant reconnaître la divinité du Christ. Jean-Marie Lustiger, né juif et converti au cours de la Seconde Guerre mondiale avant de devenir archevêque de Paris, avait condamné l'obsolescence des promesses faites par Dieu au peuple d'Israël. Il avait même osé l'expression : « Deux religions qui n'en font qu'une » pour désigner le Judaïsme et le Christianisme. Selon lui, ceux qui reconnaissent la divinité du Christ rejoindraient d'une certaine

manière Israël demeuré, même après la Passion et la Résurrection, le peuple élu : « Pour le païen pécheur, c'est une grâce que d'avoir accès dans le Christ à la richesse d'Israël. » Dans de telles conditions, on se rend bien compte que pour le clergé parisien, très marqué par cette étrange théologie propre au cardinal Lustiger, le principe d'une intervention d'un rabbin dans une cathédrale qui peut scandaliser bien des âmes en France, y compris dans les rangs des fidèles diocésains, ne paraît pas forcément poser problème.

L'ÉCOLE PARISIENNE :

POUR UNE HERMÉNEUTIQUE DE LA RUPTURE

L'un des grands écueils auxquels fut toujours exposé l'épiscopat français – en particulier l'archidiocèse de Paris – fut le gallicanisme. S'appuyant sur la riche histoire religieuse du pays et sur des prérogatives locales, les titulaires des sièges furent souvent tentés par une autonomie à l'égard de la primauté romaine. De grandes figures du XIX^e siècle telles que NN. SS. Dominique Sibour ou Georges Darboy, archevêques de Paris, y succombèrent. Il fallut la romanité de leurs successeurs, Hippolyte Guibert puis François Richard, pour y mettre fin, même si le XX^e siècle et le renforcement de la collégialité ont rouvert la boîte de pandore. Si le terme de « gallican » est sans doute impropre pour la période actuelle, une dissonance existe par rapport à la Rome de Benoît XVI, renforcée par l'élection, en 2007, du cardinal Vingt-Trois au poste de président de la Conférence des évêques de France.

Le 23 octobre 2006, le cardinal Jean-Marie Lustiger s'était rendu à Rome, accompagné de deux archevêques, dont son successeur, pour demander au pape Benoît XVI de renoncer à son projet de libérer la messe traditionnelle. Par la suite, l'archevêché de Paris s'est particulièrement fermé à l'application du Motu Proprio *Summorum Pontificum*. Dès l'été 2007, Mgr Vingt-Trois diffusa à ses curés une lettre visant à empêcher sa mise en place par une série d'exigences (comme la vérifica-

tion de l'appartenance des demandeurs au territoire paroissial, leur engagement dans l'église où ils déposaient la requête ou encore une parfaite maîtrise de la langue latine) qui la rendait pratiquement impossible. D'ailleurs, même des textes comme l'exhortation post-synodale *Sacramentum caritatis* ne furent peu ou pas relayés par l'Église parisienne. Enfin, le 14 septembre 2008, au lendemain de la venue du pape en France où celui-ci s'était attaché à limiter la pratique de la communion dans la bouche, l'archevêque de Paris avait présenté le Souverain Pontife comme un « frère » plutôt qu'un « père » : « *Nous l'avons accueilli et écouté comme un frère qui vient conforter la foi de ceux avec qui il travaille et il est en communion.* » Et il poursuivait : « *Les rapports du pape avec les évêques ne sont pas des rapports de patron à employés. Il n'est pas un PDG d'une multinationale qui vient visiter une succursale.* » Les relations entre le pape et les évêques « *ne sont pas des rapports de subordination servile* ». Par ces propos, le prélat provoqua la surprise des médias eux-mêmes.

Les conférences de carême 2010 de la cathédrale Notre-Dame s'inscrivent assez nettement dans ce mouvement d'autonomie qui se présente de manière discrète face à Rome mais qui apparaît de manière très concrète à Paris. Il s'agissait pour les quelques conférenciers de dissenter sur le thème : « Vatican II, une boussole pour notre temps. »

Mgr Éric de Moulins-Beaufort a d'abord retracé l'histoire du Concile, le replaçant dans son contexte, celui des pontificats de Jean XXIII et de Paul VI. L'évêque auxiliaire a ainsi engagé les allocutions dans une direction qui paraissait plutôt en phase avec l'herméneutique de continuité chère à Benoît XVI, en tentant, de manière forcée, il faut bien l'avouer, de raccorder l'ensemble du Concile à la Tradition de l'Église, contournant délibérément les pages qui s'en écartent de manière inquiétante. On remarquera d'ailleurs dans ses lignes un aveu étonnant : « *Souvent traîne dans nos têtes l'idée que Vatican II aurait été un concile irénique. Il le fut en un sens, mais ces mots conclusifs de Paul VI nous montrent qu'il ne fut pas aveugle à l'enjeu spirituel considérable de ce temps.* »

Les semaines suivantes, les interventions se sont davantage éloignées de l'herméneutique papale pour montrer le caractère radicalement nouveau du Concile, entrebâillant la porte de la « rupture » lorsque le frère Enzo Bianchi a, par exemple, parlé de l'appréhension conciliaire des saintes Écritures. Ils les présentèrent comme des prisonnières que Vatican II aurait, en quelque sorte délivrées : « *En libérant la Parole de Dieu et en la faisant résonner de manière profondément nouvelle, à travers la liturgie et la prédication, la catéchèse et la réflexion théologique, Dei Verbum a montré sa capacité à soutenir un renouvellement évangélique concret dans la vie personnelle et communautaire des catholiques.* »

Mais, c'est surtout en confiant la parole à



Actes du VIII^e Congrès du Courrier de Rome

(janvier 2009)

Le discours du Pape Benoît XVI, du 22 décembre 2005 à la Curie Romaine, a suscité de nombreuses réactions au sujet de l'interprétation des textes de Vatican II. Un des points les plus retenus est la question de l'herméneutique de la discontinuité et de la rupture d'une part, et celle de l'herméneutique de la continuité et de la réforme d'autre part. Les intervenants de ce VIII^e congrès théologique ont voulu proposer une réflexion sur le concept d'herméneutique. Faut-il prendre ce concept comme un synonyme d'interprétation - comme une simple explication de texte -, ou dans le sens de la pensée contemporaine, c'est-à-dire dans une acception plus large qui conduit à une notion subjective de la vérité et de la compréhension qu'on peut en avoir ?

D'autres interventions portent sur certains textes du Concile Vatican II et s'interrogent sur la possibilité d'adopter une herméneutique de continuité, lorsque la doctrine exposée est difficilement conciliable avec la ligne du magistère antérieur ou n'a pas de fondement évident dans la Tradition. **Prix 20 € + 3 € de port.**

des laïcs que l'archidiocèse inculquait l'idée selon laquelle le Concile créait une bienheureuse rupture, comme si le clergé, plus prudent face à ces questions, préférerait déléguer ces pensées à des fidèles, non surveillés par un contrôle hiérarchique. Ainsi Michel Camdessus a fait de l'après-concile un temps nouveau où l'Église aurait commencé à se pencher sur la misère humaine. Mais, c'est bien sûr le rabbin Rivon Krygier qui a été le plus net dans ses affirmations.

LE RABBIN RIVON KRYGIER, L'INVITÉ DU CARDINAL

Rivon Krygier, docteur en sciences des religions, est âgé de cinquante-trois ans. Depuis 1991, il est rabbin au sein de la communauté *Adath Shalom*, principale communauté française du courant conservateur *Massorti*. Il enseigne non seulement au collège des études juives de l'Alliance Israélite Universelle, au centre communautaire juif de Paris, mais aussi à l'Institut Sèvres, tenu par les Jésuites de la capitale, et au Collège des Bernardins, le nouveau centre culturel ouvert par l'archevêché en 2008 dans un ancien bâtiment cistercien.

Dans l'allocution qu'il a tenue le 21 mars dernier sur le thème de l'enracinement et de l'ouverture du Concile, le rabbin explique que Vatican II nous a sortis « d'une logique infernale ». Mais de qui parle-t-il au juste ? Qui donc est sorti de cette logique ? Sont-ce les hommes ? Est-ce le monde ? Est-ce l'Église ? La suite de sa mystérieuse phrase nous éclaire. « *Le plus grand espoir suscité par Vatican II est d'avoir enclenché un processus de sortie de cette logique infernale dominante dans la plupart des religions qui veut que hors de sa paroisse, point de véritable salut.* » Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que le rabbin s'en prend de manière très virulente à la maxime de saint Cyprien de Carthage « Hors de l'Église, point de salut » et, de manière interposée, au texte du cardinal Ratzinger, *Dominus Jesus*. Ce que le rabbin Krygier appelle « la logique infernale », c'est n'est autre que le message du Christ qui dit, de manière objective, à ses

disciples : « *Qui n'est pas avec moi est contre moi et qui n'amasse pas avec moi dissipe.* »

Rivon Krygier poursuit pour démontrer que le Concile, loin de s'inscrire dans une tradition, en devient le tombeau. Selon lui, Vatican II, entamant une ère nouvelle, aurait « révélé » une vérité inconnue auparavant, comme si la « Révélation » n'avait pas été clôturée à la disparition du dernier apôtre : « *Vatican II a révélé quelque chose de capital pour toute religion digne de ce nom, dont nous mesurons encore à peine l'impact : que la remise en question de certaines certitudes passées peut s'avérer être l'aiguillon de la vérité, non son couperet ; que la vérité est une conquête permanente non un dépôt verrouillé ; que le corps de doctrine légué par nos traditions respectives n'est pas vain, loin s'en faut, mais certainement pas une fin en soi.* »

Par ces quelques phrases, on mesure les coups portés à la doctrine catholique, en dépit de tous les avertissements des papes. Ainsi, faisant fi de l'immutabilité de la vérité, le rabbin n'hésite-t-il pas à traiter « le dépôt révélé » de « dépôt verrouillé ». La vérité doit – sous peine d'être ridiculisée – devenir un corpus d'idées non définies : « une conquête permanente », dit-il. Habilement, dans son discours, il saisit ensuite toutes les phrases les plus problématiques de *Nostra Aetate* ou de *Gaudium et Spes* qui affirment qu'il y a des parcelles de vérité dans d'autres religions, pour placer l'unicité du salut dans un flou théologique qui, chez l'auditeur, ne peut qu'apparaître comme le socle d'une religion mondiale réduite à des lieux communs sur la paix et la solidarité. Ce faisant, il souligne les limites de l'herméneutique de la continuité en montrant que Vatican II, par la volonté de ses pères, a ouvert la porte à l'ambiguïté et, par là, à la possibilité de légitimer les doctrines les plus hétérodoxes.

Encore plus habilement, le rabbin ne se prive pas d'écarter certains de ses coreligionnaires pour les étiqueter dans une caté-

gorie de théologiens limités afin de mieux renvoyer à leurs côtés ceux qui adhèrent, dans l'Église catholique, à la vérité objective : « *La vertu première du dialogue Interreligieux est sans aucun doute de renvoyer dos à dos la vanité qui consiste à vouloir à tout prix avoir raison de l'autre. On est amené à sourire de l'inanité de ses propres clichés, à s'émanciper de certaines prémisses d'un raisonnement qui sans en être conscients, conduisaient à des jugements implacables.* » Ainsi, la vérité catholique, dont l'affirmation relèverait de la vanité ou du raisonnement inconscient, est-elle placée au rang de simple tradition (la petite, avec un petit « t », aux côtés de la tradition judaïque) tandis que la pluralité des vérités doit prévaloir, l'Esprit-Saint donnant l'impression de souffler un peu partout : « *Nous devons admettre que les traditions religieuses sont autant de déclinaisons de ce logos (de "l'Esprit-Saint offert à tous les hommes").* »

La conclusion du rabbin est claire ; il s'agit, par le dialogue Interreligieux (sans doute au détriment de la vérité, rabaisée au rang des croyances des autres religions) de construire une religion universelle, de « *bâtir non plus une tour mais un Temple dont la clef de voûte jadis écartée sera posée au final par l'ensemble des nations et des religions, à l'unisson.* »

Ce langage d'un Vatican II ne visant plus l'unité de l'Église mais l'unification des religions, est celui qui a été rendu possible par les brèches ouvertes par le Concile lui-même. Il est aussi celui qui a été tenu devant deux mille catholiques de Paris et de ses environs, venus à l'invitation de leur archevêque. Puisque nul n'a pas pris le temps de rectifier les propos du rabbin et de rappeler le message traditionnel de l'Église, ils sont sans doute repartis avec l'idée que, effectivement, il fallait que le dialogue prime sur une vérité devenue l'apanage d'autres temps. Ils ont probablement regagné leur foyer avec l'idée que Vatican II avait révolutionné les mentalités, sorti la théologie de l'obscurantisme, banni l'idée même de vérité révélée. Ils ont dû méditer ces propos, imaginant que, pendant deux

mille ans, l'Église avait été bien vaniteuse et inconsciente de rester prisonnière de la « logique infernale » consistant à croire en une vérité objective face à laquelle les croyances les plus disparates d'autres religions ne sont rien. Non seulement ils auront répudié la Tradition de l'Église, mais ils auront même boudé par le vœu délibéré des organisateurs les efforts du pape pour tenter d'établir une herméneutique de la continuité.

L'INDIGNATION DES CATHOLIQUES

En réalité, le rabbin Rivon Krygier n'a pas prononcé ce discours sous la voûte de la cathédrale Notre-Dame de Paris. Il a dû se replier vers la sacristie. Alors qu'il venait d'être présenté par l'archevêque à son auditoire et qu'il s'apprêtait à prendre la parole juste devant l'autel, un jeune homme est sorti du rang, a gravi les marches du chœur pour lancer un appel dans le micro : « *Chers catholiques, je vous invite à réciter un chapelet en réparation d'un tel outrage.* » Tandis que la chaîne KTO et Radio Notre-Dame proposaient des interludes, une cinquantaine de voix disséminées se sont alors unies pour réciter le *Credo* puis les dizaines de leur rosaire. Leur prière rendait ainsi impossible l'allocution du rabbin, qui s'est révélée par la suite, selon leur appréhension, fort peu orthodoxe. Le service de sécurité s'est trouvé particulièrement embarrassé, ne sachant guère s'il pouvait malmener des fidèles priant sans agressivité. Après que l'orgue eut retenti pour lutter par décibels interposés contre la prière qui s'élevait, l'archevêque s'est rapidement retiré en compagnie de son invité vers la sacristie, où le rabbin a proposé, après quelques raccords techniques, son enseignement aux micros qui en diffusait le son vers les baffles de la cathédrale. À la fin de leur chapelet, les jeunes catholiques se sont retirés sans résister.

En France, cet épisode a provoqué un grand émoi au point que des réunions similaires ont été annulées par la suite en deux autres endroits. Il a parfois été fait remarquer que l'attitude de ces jeunes catholiques aurait pu être plus discrète, plus respectueuse

se d'une cathédrale. Mais n'aurait-on pas fait pareille remarque à un certain Jésus-Christ qui s'était saisi de verges pour chasser des marchands dans un lieu aussi sacré que le Temple de Jérusalem ? Quelques pharisiens pour mieux légitimer une présence inopportune ne lui auraient-ils pas conseillé de se contenter d'une allocution plus mesurée à l'extérieur des murs ? Si ces négociateurs du I^{er} siècle rabaisaient certainement la dignité du lieu par un commerce peu propice à être abrité par un sanctuaire, ils n'avaient cependant pas altéré ce que Dieu nous a donné de plus précieux, le trésor de la Foi. Or, dans les âmes des auditeurs de cette conférence du 21 mars, c'est bien la foi qui a été chamboulée... à moins que la prière de jeunes catholiques les ait conduits à s'interroger.

Barthélémy Saint-Albin

Les Publications du Courrier de Rome peuvent être commandées par fax (0149628591) ou par mail courrierderome@wanadoo.fr. Paiement à réception de la commande. Frais d'envoi pour la France : jusqu'à 16 € ajouter 3 €, au-dessus de 16 € jusqu'à 40 € ajouter 5 €, de 40,01 à 100 € ajouter 6 €, au-dessus de 100 € franco de port.

COURRIER DE ROME

Responsable

Emmanuel du Chalard de Taveau

Adresse : B.P. 156 — 78001 Versailles Cedex

N° CPPAP : 0408 G 82978

Imprimé par

Imprimerie du Pays Fort

18260 Villegeon

Direction

Administration, Abonnement

Secrétariat

B.P. 156

78001 Versailles Cedex

E-mail : courrierderome@wanadoo.fr

Abonnement

• France :

- de soutien : 40 €, normal : 20 €,
- ecclésiastique : 8 €

Règlement à effectuer :

- soit par chèque bancaire ou à l'ordre du Courrier de Rome, payable en euros, en France,
- soit par C.C.P. Courrier de Rome 1972-25 F Paris.

• Suisse :

- de soutien : CHF 100, normal CHF40
- ecclésiastique : CHF 20

Règlement :

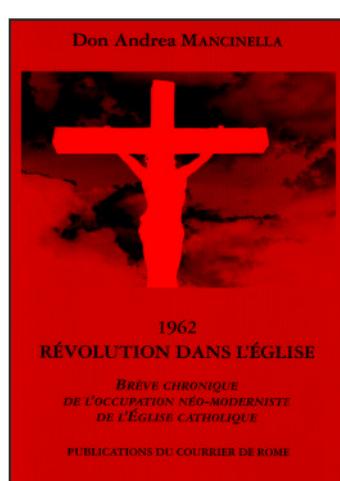
- Union de Banques Suisses - Sion
- C / n° 891 247 01E

• Étranger : (hors Suisse)

- de soutien : 48 €,
- normal : 24 €,
- ecclésiastique : 9,50 €

Règlement :

IBAN : FR81 2004 1000 0101 9722 5F02 082
BIC : PSST FR PPP AR



Cette étude, intitulée *1962-Révolution dans l'Église* et réalisée avant 2002, fut publiée de janvier 2007 à avril 2008 dans la revue *Courrier de Rome*.

La clarté du texte, accompagné d'un très grand nombre de citations et de faits, donne à cette étude toute sa valeur et met le lecteur devant la situation actuelle de l'Église d'une manière impressionnante et tout à fait objective.

Don Andrea Mancinella, prêtre du diocèse d'Albano Laziale (Roma), ordonné en 1983, en est l'auteur. Ce prêtre conscient que quelque chose n'allait pas dans l'Église a eu pour la première fois entre les mains la revue *Si Si No No*, cela l'a incité à faire des recherches et des études personnelles pour mieux comprendre la crise que traversait l'Église. Ensuite ayant constaté la désinformation générale du clergé pour ce qui concerne la crise actuelle et la position de Mgr. Lefebvre, il décida de

publier la synthèse de son étude et de la distribuer à tous les prêtres de son diocèse pour mieux leur montrer sa position de fidélité à la Rome éternelle.

Prix 14 € + 2 € de port